

Les temps
regrettés

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les temps regrettés / Lise Bergeron

Nom : Bergeron, Lise, 1947 avril 27- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230079105 | ISBN 9782898042645

Classification : LCC PS8603.E6843 T46 2024 | CDD C843/.6—dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LISE BERGERON

Les temps
regrettés

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure aux Éditions JCL

Des secrets en héritage, 2023

Les cendres de l'innocence

1. *Le retour en ville*, 2021
2. *La grande maison*, 2021

La rivière aux adieux

1. *Le pardon*, 2019
2. *L'engagement*, 2019

Pour l'amour de Marie, 2015

Le destin d'Éva, 2014

*Nous commençons à vieillir quand nous
remplaçons nos rêves par des regrets.*

SÉNÈQUE

1934

Le son du glas volait la vedette à la magnifique journée d'été qui enveloppait la paroisse de Cap-Santé. Les ardents rayons du soleil ne parvenaient pas à réchauffer les cœurs endeuillés des paroissiens. Sur le parvis de l'église, deux cercueils rangés l'un près de l'autre attiraient les regards. Une foule nombreuse s'était déplacée pour assister aux funérailles des garçons, décédés accidentellement une semaine auparavant. Les parents des victimes, tout de noir vêtus, s'accrochaient l'un à l'autre, le regard brouillé par les larmes.

Le visage figé en signe de deuil, les porteurs soulevèrent les cercueils avant de gravir les marches conduisant dans la maison de Dieu. À l'intérieur, le célébrant les attendait, le goupillon à la main. Lentement, les yeux baissés, il aspergea les cercueils d'eau bénite tout en récitant une prière à voix basse. Tous ceux qui étaient déjà entrés dans l'église afin de s'assurer d'avoir une place se retournèrent vers le triste défilé.

On pouvait entendre des chuchotements provenant d'un peu partout dans l'assemblée :

— C'est donc ben terrible ce qui est arrivé à ces pauvres enfants... Moi, j'ai défendu aux miens d'aller jouer proche de la fosse à purin... C'est ça qui arrive quand on ne surveille pas ses gamins, ils finissent toujours par se faire mal... Je ne sais pas

comment ces malheureux parents vont arriver à passer à travers ça, surtout les Gaudreau, ils n'avaient que celui-là. Moi, j'en ai neuf, et je pense que j'en mourrais si ça m'arrivait...

Leurs chuchotements agaçaient Pierre Pageau, le bedeau, qui posa son index sur ses lèvres pour leur signifier de se taire. Pris en faute, les bavards baissèrent la tête et se mirent à égrener leurs chapelets. Lentement, le cortège s'avança dans l'allée jusqu'à la croisée du transept où les hommes en noir abandonnèrent les défunts. Comme des sentinelles au garde-à-vous, ils demeurèrent debout dans la nef en attendant le début du service funéraire.

Dans l'allée centrale avançaient lentement les parents des deux adolescents, Simon et Gilles, emportés trop tôt par la méchante faucheuse. Julianne, l'épouse du docteur Réal Pépin, se cramponnait à son mari comme à une bouée de sauvetage. L'homme, le dos voûté par le poids de sa souffrance, la soutenait par la taille. Une jeune fille suivait en tenant par la main des jumelles identiques âgées d'environ quatre ans. L'autre couple, habillé plus modestement, marchait côte à côte. Léopold Gaudreau était cultivateur et l'accident s'était produit sur sa ferme. Il sentait tous les regards de la foule tournés vers lui. Dans les yeux de ces honorables citoyens, il devinait leurs pensées. C'était lui, le responsable, même si Gilles, son propre fils, était mort lui aussi. Les adolescents étaient des amis depuis qu'ils avaient fait leurs premiers pas ensemble. *Qu'est-ce qui leur est passé par la tête d'aller jouer là ? Ils connaissaient pourtant les risques...*, ne cessait-il de se répéter. Tout au long de la cérémonie jusqu'au prône, il retourna dans sa tête cette épineuse question.

D'une voix modulée dans laquelle on pouvait percevoir toute l'émotion qui l'habitait, le chanoine Jean-Baptiste Leclerc prit la parole :

— Mes très chers frères, c'est le cœur noué par le chagrin que je m'adresse à vous aujourd'hui. Deux enfants de Dieu, deux fils chéris par leur famille, deux enfants de chœur qui servaient la messe tous les dimanches avec ferveur sont partis rejoindre leur Créateur. La peine de leurs proches est immense, mais avec la grâce du Seigneur, ils trouveront la force de passer à travers cette cruelle épreuve. Il ne faut pas oublier que nos enfants nous sont seulement prêtés, et que n'importe quand, le jour ou la nuit, leur Créateur peut venir les chercher afin de les ramener vers Lui dans son paradis. Leur vie sur la terre aura été brève, mais elle aura laissé derrière elle une trace d'amour. Si vous voulez bien vous agenouiller, tous ensemble, nous allons prier pour le repos de leur âme.

Un bref silence suivit, puis un sanglot déchirant figea les fidèles qui sentirent leur cœur se gonfler de compassion. Odile, la mère de Gilles, n'en pouvant plus de supporter sa peine, s'évanouit dans les bras de son mari. Celui-ci se dirigea rapidement vers la sortie la plus proche avec son fardeau. Une brise légère les accueillit, transportant avec elle l'odeur marine du fleuve Saint-Laurent, situé en contrebas. Sur le banc de bois près de l'imposante statue du Sacré-Cœur, il déposa son épouse qui, lentement, reprenait ses esprits.

— Prends de grandes respirations. Ça va t'aider...

— M'aider à quoi? répondit la malheureuse d'une voix tremblante. Je voudrais mourir, moi aussi...

— Ne dis pas de telles choses, j'ai besoin de toi. Viens, nous allons rentrer chez nous.

— Je ne veux pas rentrer dans une maison vide. Peux-tu comprendre ça? On dirait que ça ne te fait rien que notre unique enfant soit mort... Je suis certaine que c'est la faute du fils du

docteur. Chaque fois qu'il venait chez nous, ce garçon inventait une nouvelle façon de se faire mal. Tu te rappelles quand il a fait sauter Gilles en bas du fenil et qu'il s'était cassé une cheville ?

Son mari lui répondit d'une voix douce :

— Je ne suis pas certain que l'idée venait de lui. Notre fils était bien capable d'y avoir pensé lui-même.

Après un court silence, Odile murmura :

— C'est horrible mourir de cette façon. Pourvu qu'il n'ait pas souffert trop longtemps.

— Mais non, ma chérie. Il s'est évanoui avant de se noyer dans...

Incapable de terminer sa phrase, Léopold détourna la tête pour cacher les larmes qui lui brouillaient la vue. Après avoir repris le contrôle de ses émotions, il suggéra à son épouse :

— Aimerais-tu mieux qu'on parte tout de suite ?

Il savait qu'elle ne supporterait pas la mise en terre. Il n'y tenait pas lui non plus. Quand la douleur serait devenue moins vive, il reviendrait prier sur la sépulture de son fils unique. Il tendit la main à sa femme, mais celle-ci détourna la tête. Lentement, elle se leva et se dirigea vers le camion noir stationné un peu plus loin. Le cœur lourd, il l'observa un court instant avant de lui emboîter le pas. Son épouse, si pleine de vie, toujours de bonne humeur, marchait la tête basse, comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules. Qu'allaient-ils devenir tous les deux maintenant que leur rayon de soleil les avait quittés ? La sensation d'un gouffre dans sa poitrine lui donna la nausée.

— Reprends-toi, ça presse, sinon tu vas couler à ton tour, se sermonna-t-il à voix basse. La vie doit continuer, même si

elle est moins belle. J'ai assez d'ouvrage qui m'attend pour me permettre de penser à autre chose.

Il sortit sa blague à tabac de la poche de son pantalon, puis se roula une cigarette. Dès la première bouffée, il sentit son corps se détendre peu à peu. Lentement, comme s'il cherchait à prendre son temps, il rejoignit sa femme pour la reconduire à la maison. Ensuite, il reviendrait au presbytère. Il devait parler à Jean-Baptiste.

* * *

Une fois la messe terminée, le cortège funèbre sortit à l'extérieur pour se diriger vers l'arrière de l'église. Le cimetière Sainte-Famille, datant de plus de deux cents ans, allait devenir la dernière demeure des adolescents. Des centaines de pierres tombales sur lesquelles on pouvait lire le nom et l'âge de la personne décédée se côtoyaient dans cet espace bucolique entouré d'arbres majestueux dont le feuillage frissonnait sous la brise fluviale ; deux nouvelles fosses avaient été creusées par le bedeau.

Après la lecture de l'éloge funèbre, la foule se dispersa lentement, laissant les fossoyeurs faire leur travail. Le célébrant fit signe au docteur Pépin qu'il voulait s'entretenir avec lui.

Celui-ci répondit :

— Je vais reconduire ma famille et je reviens dans quelques minutes.

La demeure du médecin se trouvant peu éloignée de l'église sur le Chemin du Roy, il n'avait qu'un court trajet à faire pour retourner chez lui.

— Je vais t'attendre au presbytère. Prends le temps qu'il faudra, je ne suis pas pressé.

Les deux hommes se connaissaient depuis l'enfance. Ils avaient fait leur cours classique au même séminaire. L'un avait choisi la prêtrise et l'autre, la médecine. Tous les deux natifs de Cap-Santé, ils avaient été de nouveau réunis quelques années après la fin de leurs études. À son retour au village, Jean-Baptiste Leclerc n'était encore qu'un simple curé. Avec le temps, il avait reçu de son évêque le titre de chanoine. Peu enclin à la suffisance, il préférait que ses ouailles continuent de l'appeler «monsieur l'curé». L'accident qui avait volé la vie aux deux adolescents lui crevait le cœur. C'est lui-même qui les avait baptisés, avait célébré leur première communion, leur avait enseigné à servir la messe, et il les recevait régulièrement au confessionnal. Il les connaissait probablement davantage que leurs parents eux-mêmes.

Une boule de chagrin lui obstrua la gorge. Il fit le signe de la croix en s'adressant au Seigneur :

Je sais que Vos voies sont impénétrables, mais pourquoi venir chercher si tôt des garçons à peine sortis de l'enfance ? Est-ce que Vous vouliez punir les parents ? Car ce sont eux qui souffrent.

Mal à l'aise à cause de ce sentiment d'injustice qu'il ressentait vis-à-vis de Dieu, il s'empressa de Lui demander pardon. Au tréfonds de son être subsistait quand même une émotion qui ressemblait à de la révolte.

Il avait à peine posé le pied dans le presbytère qu'il se faisait interpellé par sa mère qui avait préféré ne pas assister à la mise en terre.

— Dépêche-toi de venir prendre ton repas, sinon ça va refroidir, et des patates refroidies, ce n'est pas très bon.

— Elles devront attendre, car Réal va venir dans quelques minutes, la prévint-il. Vous aurez juste à lui dire de venir me rejoindre dans mon bureau.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit avant? J'aurais...

Son fils lui répondit par un baiser sur le front et il continua son chemin.

En entendant la porte se refermer derrière lui, elle exhala un long soupir en marmonnant :

— Cet enfant va finir par me rendre folle. Il mange quand il a le temps et il ne dort pas plus que cinq heures par nuit. C'est bien beau de s'occuper de son prochain, mais ce n'est pas lui qui va en prendre soin s'il tombe malade.

Violette Leclerc était une petite femme ronde et pleine d'énergie pour son âge. Elle avait soixante-quatre ans, mais on lui en donnait une bonne dizaine de moins. Mère de huit enfants, dont un prêtre et une religieuse, elle disait souvent qu'elle avait amplement contribué à servir le Seigneur. Veuve depuis quinze ans, elle s'était installée au presbytère à la suite de la mort de son époux, car ses autres enfants vivaient tous en Abitibi. Ses filles auraient bien aimé qu'elle aille demeurer là-bas, mais elle préférait rester dans le village où elle était née. Avec le temps, elle était devenue maman curé, surnommée ainsi par la plupart des paroissiens. Son cœur débordait d'amour et de générosité. Tous les ans, durant la journée de Noël, accompagnée de son fils, Violette visitait les moins nantis. À chaque enfant, elle remettait un petit présent et quelques bonbons cachés dans une paire de mitaines ou de chaussettes qu'elle tricotait elle-même. Dès le début du mois d'octobre, elle s'attelait à la tâche. Totalement analphabète avant d'aller vivre avec son fils, elle avait appris à lire et à écrire grâce à lui. Tous les jours, sauf exception, pendant presque trois ans, il lui avait consacré une heure de son

temps si précieux. À partir du moment où elle avait pu lire un livre en entier, tout son univers s'était transformé. Par la suite, elle s'était mise à dévorer le journal chaque matin et, régulièrement, elle empruntait des romans à la bibliothèque du couvent. Violette connaissait l'importance de l'instruction dans la vie des gens. C'était grâce à elle si tous ses enfants avaient fréquenté l'école. Pour y arriver, elle avait dû très souvent imposer sa vision des choses à son époux qui, lui, n'en voyait pas l'utilité. Plus tard, quand il avait vu deux de ses fils devenir l'un prêtre, l'autre médecin, Violette avait vu son regard s'embuer. Élevé à la dure, c'était tout ce qu'il pouvait se permettre pour ne pas avoir l'air d'une lavette. Même après toutes ces années qui s'étaient écoulées depuis son décès, son homme lui manquait encore. Violette avait reçu quelques demandes de fréquentations de trois veufs de la paroisse, mais elle avait toujours refusé. Sans se l'avouer, son veuvage lui procurait une liberté qu'elle n'avait jamais connue avant. Mariée à l'âge de seize ans, elle avait quitté l'autorité d'un père pour tomber sous celle d'un époux. Son défunt mari n'était pas violent avec elle ni avec ses enfants ; par contre, il était très exigeant pour ce qui concernait la discipline et la religion. Les punitions qu'il imposait aux fautifs pouvaient parfois être très sévères, beaucoup trop à son goût à elle.

— Si le beau Réal n'arrive pas bientôt, mon dîner va être juste bon à donner au chat de la voisine, marmonna-t-elle en revenant au moment présent.

Elle jeta un œil à l'horloge tout en pensant : *C'est tellement triste ce qui est arrivé. Perdre un enfant, c'est la pire douleur que Dieu peut faire subir à un parent... Pourquoi s'en prend-il à de pauvres innocents sans aucun brin de méchanceté et, surtout, pourquoi les fait-il mourir de cette façon ?*

Le carillon de la porte d'entrée la fit sursauter même si elle s'y attendait. Elle s'empressa d'ouvrir. Ce n'était pas Réal, mais Léopold.

— Bonjour, le salua-t-elle d'une voix douce. Jean-Baptiste est dans son bureau... Comment va Odile ?

Il ne répondit pas à sa salutation. Il se contenta de baisser la tête et il se dirigea vers le lieu où il savait trouver le prêtre.

Le visage de l'homme était si ravagé par l'affliction qu'il était presque méconnaissable. D'habitude droit comme un chêne, les épaules larges et la voix forte, Léopold Gaudreau n'était plus que l'ombre de lui-même. Violette le suivit du regard jusqu'au moment où elle le vit entrer, sans même frapper, dans la pièce où se trouvait son fils.

— Je pense que je ferais mieux de manger, car ça risque d'être long. Je n'aurai qu'à lui faire réchauffer son assiettée, soupira-t-elle en retirant le couvercle du chaudron qui contenait le ragoût.

Elle n'eut pas le temps de terminer son monologue que le timbre de la porte d'entrée se fit entendre de nouveau.

* * *

Dès qu'il aperçut son visiteur, Jean-Baptiste déposa son bréviaire sur la petite table près de son fauteuil préféré. Il eut un moment d'hésitation, car ce n'était pas celui qu'il attendait. Très vite, il se reprit et, les bras ouverts, il avança vers Léopold, lequel ne répondit pas à son geste d'amitié. Il croisa plutôt les bras sur sa poitrine pour faire une barrière et, durant d'interminables secondes, il fixa le prêtre droit dans les yeux. Le ton de sa voix était méconnaissable lorsqu'il s'exprima :

— Toi qui prêches la justice et la grande bonté de Dieu, peux-tu m'expliquer pourquoi Il m'a enlevé mon seul enfant ?

Pis ne viens pas me dire qu’Il avait besoin d’un ange au paradis. Il aurait pu en prendre un à la veuve Dubuc, elle en a douze pis elle passe son temps à crier après...

De grosses larmes coulaient dans sa barbe. Il ne faisait aucun geste pour les essuyer. Lorsque son ami s’approcha en lui tendant les bras, il recula en criant :

— Fiche-moi la paix ! Je n’y crois plus en ton Dieu !

Au même moment, Réal Pépin entra dans le bureau et se retrouva face à face avec l’homme en colère. Les deux amis ne s’étaient pas parlé depuis le jour maudit de l’accident. En apercevant le médecin, Léopold l’apostropha sans ménagement :

— C’est de la faute de ton gars si le mien est mort ! Il ne serait jamais allé jouer là s’il n’y avait pas été entraîné !

— C’était un accident, Léo... Le mien aussi est décédé...

— Toi, au moins, il te reste deux filles ; nous autres, on se retrouve tout seuls, mon Odile et moi. Si ça continue, elle va se laisser mourir elle aussi...

Jean-Baptiste s’approcha de lui dans le but de le consoler, mais celui-ci le repoussa durement.

— Tu peux garder tes prières pour toi. C’est juste du charabia...

Léopold tourna le dos à ses deux amis et s’éloigna d’un pas rapide vers la sortie. Violette aurait bien voulu lui offrir ses condoléances, mais il passa devant elle sans même lui jeter un regard.

— Le pauvre homme, murmura-t-elle.

Ça doit être tellement difficile de supporter la mort de son unique enfant. Il avait de grands rêves pour lui. Chaque fois qu’il venait jouer aux cartes

avec nous, il en parlait, et je voyais ses yeux briller de fierté. Je vais réciter un rosaire pour le repos de l'âme de ce malheureux garçon, qui est sûrement devenu un ange au paradis.

* * *

Après le départ de son mari, Odile avait quitté sa chambre pour se rendre aux latrines situées derrière le poulailler. Depuis le décès de son fils, tout ce qu'elle accomplissait, même les actes les plus simples, lui demandait un effort presque surhumain. Ses besoins naturels achevés, elle revint sur ses pas sans même jeter un œil à Copain, le chien de son fils, qui lui quémandait une caresse. En entrant dans la maison, elle ressentit une telle impression de vide qu'elle crut que son cœur allait s'arrêter. Elle s'effondra sur la chaise la plus proche et appuya sa tête sur le dossier. Sa douleur était si vive qu'elle avait l'impression d'étouffer. Léopold avait maintes fois tenté de la consoler, mais tout ce qu'il disait ne servait qu'à tourner le fer dans la plaie. Il souffrait lui aussi, mais jamais comme elle qui avait porté cet enfant pendant neuf mois. Neuf longs mois, étendue dans un lit, afin de lui permettre de voir le jour. Après deux fausses couches qui avaient failli lui coûter la vie, c'était sa dernière chance, lui avait expliqué le docteur. Si elle persistait, elle risquait d'y passer. Depuis, ils se protégeaient en utilisant la méthode du calendrier. Odile en avait discuté avec Jean-Baptiste. Le prêtre l'avait rassurée en lui disant que Dieu, dans sa grande bonté, comprendrait que sa vie était en danger.

En entendant le premier cri de son enfant, la nouvelle maman avait cru défaillir. Ce qu'elle avait ressenti en le prenant dans ses bras ne pouvait pas se décrire par des mots. La présence de ce petit être avait ensuite rallumé la flamme de l'amour entre elle et son mari, car depuis des années, leur couple voguait à la dérive. Dans un cahier, elle avait noté chaque étape de la

croissance de leur garçon. La veille de sa mort, elle avait inscrit son dernier résultat scolaire. Ils étaient si fiers de leur fils unique qui rêvait de devenir vétérinaire...

Maintenant, elle n'avait plus d'enfant... Elle n'avait plus aucune envie de vivre. Elle se reprochait de ne pas être allée au cimetière. Quelle sorte de mère était-elle pour n'avoir même pas eu le courage d'accompagner son fils à son dernier repos ? Des larmes de honte perlèrent à ses paupières. Elle sortit un chapelet de la poche de son tablier et, du bout des lèvres, elle l'égrena à voix basse. Quand son mari revint un peu plus tard, elle s'était endormie.

* * *

Après le départ en catastrophe de Léopold, le prêtre et le médecin étaient demeurés un long moment silencieux.

Réal prit la parole. Sa voix tremblait ; il faisait des efforts pour ne pas éclater en sanglots.

— Pourquoi est-ce que tu voulais me voir ?

— Pour te permettre d'évacuer un peu ta souffrance. Je sais que tu n'as pas encore versé une larme depuis la mort de Simon. Tu veux te montrer fort devant ta famille, mais moi, je sais quel calvaire tu endures. Je te connais depuis notre premier jour de classe ; on avait six ans, donc, depuis presque quarante ans. Il n'y a pas de honte à pleurer dans les bras d'un ami...

Réal ferma les yeux comme s'il voulait refouler le torrent qui déferlait derrière ses paupières. N'en pouvant plus, il le laissa se déverser sans tenter de lui barrer la route. Jean-Baptiste le serra dans ses bras jusqu'au dernier sanglot.

Lentement, le médecin le repoussa, puis il sortit un mouchoir de sa poche. Après s'être essuyé les yeux et mouché bruyamment, il murmura :

— Merci d'être là.

— Les amis sont faits pour ça...

Réal ne le laissa pas terminer sa phrase :

— Je ne veux pas t'entendre répéter que c'était la volonté de Dieu, car si c'est Lui le responsable, Il est pire que Satan lui-même !

— Je t'en prie, Réal, ne blasphème pas. Tu dois avoir la foi. Le Seigneur vous soumet, Julianne et toi, à cette épreuve, car Il sait que vous êtes capables de la surmonter...

— Tu te trompes, ma femme ne dort plus, ne mange plus... Si ça continue, elle va se rendre malade. J'ai beau être docteur, je n'ai aucun médicament pour soigner le désespoir.

— Je vais prier pour elle et...

— Laisse-moi tranquille avec tes prières ! Quand même tu prierais vingt-quatre heures par jour, ça ne nous ramènera pas notre fils.

Jean-Baptiste lui-même se permettait parfois de douter de l'infinie bonté de Dieu lorsqu'il était confronté à de tels drames. Impuissant face à la souffrance de l'homme devant lui, il n'ajouta rien. Il posa sa main sur son épaule en signe de solidarité.

Au même moment, on cogna à la porte.

— Excuse-moi, dit-il à Réal en ouvrant à sa mère, lui qui avait reconnu sa façon de frapper.

Violette entra avec un plateau sur lequel étaient déposées une théière fumante et une assiettée de biscuits.

— J'ai pensé que vous auriez un petit creux, vu que vous êtes à jeun depuis hier soir...

Réal profita de cette occasion pour prendre congé.

— Je vous remercie beaucoup, madame Violette, mais je dois aller retrouver ma famille.

— Je te comprends, mon garçon. Embrasse ta femme et tes filles de ma part et dis à Julianne que je vais passer la voir bientôt.

— Je vais lui faire le message, ne vous inquiétez pas.

Sur ces mots, il prit son chapeau qu'il avait déposé sur le bureau du prêtre et il quitta le presbytère.

* * *

La résidence du docteur avait pignon sur rue. Construite en 1823 par ses ancêtres venus de France, elle était devenue centenaire. Sa façade donnant sur l'autre rive, elle offrait à ses habitants une vue superbe sur le fleuve. Chaque fois qu'il revenait de sa tournée quotidienne auprès des malades qui ne pouvaient pas se déplacer, il prenait le temps de s'asseoir sur la galerie et de contempler le paysage. Durant ce bref moment de répit, il parvenait à oublier pour quelques instants la souffrance et la misère auxquelles il était confronté chaque jour.

Lorsqu'il arriva chez lui, il eut une étrange impression, comme si son univers habituel n'existait plus. Aucun client ne l'attendait à la porte de son bureau, les jumelles ne s'élançaient pas dans ses bras, sa femme n'était pas là avec son doux sourire pour l'accueillir... Son grand garçon ne lui criait pas : « Salut, p'pa ! »

Réal sentit une douleur dans la poitrine, comme si son cœur avait été transpercé d'un coup de couteau. Avant d'entrer, il prit le temps de retrouver un semblant d'équilibre. Après quelques profondes respirations, il se sentit un peu mieux. Il avait la main sur la clenche de la porte lorsqu'elle s'ouvrit de l'intérieur. Il se retrouva face à face avec Yolande Savard, la domestique.

— Enfin, vous êtes de retour ! Votre femme ne va pas bien du tout...

Sans attendre, il se dirigea vers la chambre à coucher de leur fils. Il était certain de la trouver là. Depuis son décès, elle y passait la majeure partie de son temps. Il ne s'était pas trompé, son épouse était assise sur le bord du lit et serrait dans ses bras l'oreiller du disparu. Les yeux mi-clos, elle chantonnait une berceuse. Devant ce triste spectacle, un profond malaise l'envahit. Il devait la sortir de cet état avant qu'elle ne s'y enfonce plus profondément.

Il s'approcha lentement, puis il s'assit près d'elle. Avec son bras, il lui entourait les épaules. Elle n'eut aucune réaction, comme si elle était rendue ailleurs. Réal comprit qu'il était trop tard. Sa femme allait devoir subir des traitements psychiatriques, et ce, le plus rapidement possible.

D'une petite voix presque enfantine, elle murmura :

— Simon n'est pas mort. Il a eu un accident et il est à l'hôpital... Je veux qu'on aille le voir, il a besoin de ses parents...

Réal la serra plus fort dans ses bras tout en déposant un baiser sur son front. Incapable de la retenir, une larme roula le long de sa joue jusqu'à son menton.